

# LE FRANÇAIS, UNE LANGUE 'ÉTRANGÈRE' DANS LE VILLAGE GLOBAL ?

## Perspectives et attentes d'une politique linguistique du français en contexte mondialisé

*JOSÉ DOMINGUES DE ALMEIDA*

Universidade do Porto – ILC Margarida Losa

[jalmeida@letras.up.pt](mailto:jalmeida@letras.up.pt)

### Résumé

Dans un monde profondément marqué par le dialogue interculturel, les langues s'avèrent être un enjeu central et un symptôme majeur des valeurs et des préoccupations contemporaines. Elles se situent quelque part entre l'identité et la communication. Elles sont même devenues un moyen de pouvoir et d'influence qui ne peut être ignoré. De fait, parler une langue ou choisir une langue étrangère, c'est opter pour une certaine vision du monde et des relations interculturelles alors que ces relations sont devenues de plus en plus complexes et que l'échange interculturel n'est plus assuré. Cet article vise à éclairer les différents problèmes que soulève la perspective (inter)culturelle, sous-jacents au choix d'une langue étrangère donnée<sup>1</sup>. Nous prendrons en compte les contributions théoriques qui éclairent une politique de la langue dans un contexte de communication ou de conflit interculturels.

**Mots-clés** : Français, interculturalité, langue, culture

### Abstract

In a world deeply characterized by intercultural dialogue, languages prove to be a crucial challenge and major symptom of contemporary values and concerns. They stand somewhere between identity and communication. They even become a means of power and influence that cannot be ignored. In fact, speaking a language or choosing a foreign language implies a particular option for a certain vision of the world and intercultural relationship whereas these

---

<sup>1</sup>Cet article a été élaboré dans le cadre du projet « Interidentidades » de L'Institut de Literatura Comparada Margarida Losa de la Faculté des Lettres de l'Université de Porto, une I&D subventionnée par la Fundação para a Ciência e a Tecnologia, intégrée dans le « Programa Operacional Ciência, Tecnologia e Inovação (POCTI), Quadro de Apoio III » (POCTI-SFA-18-500).

relations have become more complex and a fair intercultural exchange is no more assured. This paper will try to enlighten the different problems and (inter)cultural perspective questions that seem to be subjacent to the option of particular foreign language learning. We will try to take into account the theoretic contributions that clarify a linguistic policy in a context of intercultural communication or conflict.

**Keywords:** French, intercultural, language, culture

## 1. CONTEXTE

Dans un contexte mondialisé, fortement marqué par un souci de dialogue interculturel, les langues s'avèrent être un enjeu et un symptôme majeurs des valeurs et des espoirs d'intercompréhension et de dialogue dans le monde contemporain. Elles se situent à l'intersection de l'identitaire et de la communication. Elles en deviennent un instrument de pouvoir et un moyen d'influence dont on oublie de parler ou dont on n'évalue pas vraiment le poids.

Dans cette situation de globalisation, que nous vivons autant que nous la subissons, la francophonie se montre en phase avec les aléas du moment. Elle engage l'affirmation d'une voie(x) qui se sait prestigieuse mais fragile, et affronte l'émergence d'une multitude de cultures qui s'expriment en d'autres langues et qui la condamnent, dès lors, au dialogue et à la négociation interculturelle (cf. Wolton, 2008 : 23-28)

De ce fait, la francophonie s'avère, selon l'heureuse expression de Dominique Wolton, être simultanément le fruit et l'atout du phénomène complexe de la mondialisation et de la perception hypermoderne du « village global » (Mc Luhan, 1989), dont elle assure une voix (*idem* : 23). D'autant plus – fait paradoxal facilement observable – que le rétrécissement des distances physiques et logistiques dans le monde global n'implique pas pour autant un affaiblissement de l'impression d'*extranéité* culturelle, bien au contraire. Mais, par ailleurs, si « la diversité culturelle est un fait qui s'impose au monde : diversité des langues, des religions, des cultures..., le multiculturalisme est le moyen – rappelle Wolton – de gérer cette diversité culturelle au sein des États-nations » (Wolton, 2008a : 109).

## 2. IDENTITÉ ET COMMUNICATION

Cette question n'est pas innocente ou sans conséquence quand il s'agit de percevoir de façon complexe et lucide le rôle des langues – du français en particulier –, dans la communication ou la conflictualité interculturelle contemporaine. Elle soulève toutes les apories de cette communication ou de cette conflictualité, que Dominique Wolton rapporte à ce qu'il qualifie, d'un côté, de « triangle infernal », à savoir « les rapports entre identité, culture et communication » (*idem* : 114) et, d'un autre, la tension propre au XXI<sup>e</sup> siècle opposant le socle identitaire à la propension, voire à la nécessité, de mobilité (*ibidem*).

La figure de la « créolisation », un processus linguistique que le français a subi de longue date au contact de différentes cultures – véritable métissage culturel, ou aboutissement concret d'une « poétique de la relation » – pour évoquer ici la métaphore du rhizome identitaire du *Tout-monde* glissantien (cf. Glissant, 1997),

apparaît très vite comme une sauvegarde contre les ghettos dichotomiques simplistes qui enferment les langues selon des connotations culturelles et idéologiques.

Si, comme le rappelle Wolton, « il n'y a pas de culture sans langue » (2008:24), il y a tout lieu de se poser la question du statut des langues – et de la langue française en particulier – dans le dialogue (ou conflit) culturel et civilisationnel du moment, et ce, alors que « la diversité culturelle est la condition de la mondialisation, et non son obstacle » (*ibidem*).

Cette prémisse tient au fait essentiel – pour ne pas dire crucial – que les langues ne sont pas uniquement des instruments de communication, tant s'en faut, mais des ancrages symboliques et identitaires irremplaçables qui vont au-delà du simple fait informationnel (*idem* : 25) comme l'a bien montré Amin Maalouf (1998 : 167-189). Car la communication ne peut se réduire à l'information ; ce qui rend la « communication interculturelle » plus aiguë et plus problématique.

En effet, parler une langue ou opter pour une langue étrangère revient, dans une certaine mesure qu'il convient de nuancer, à adopter une certaine vision du monde et des rapports interculturels dans un cadre où ces rapports sont devenus plus complexes et où l'échange interculturel linguistiquement équitable n'est plus assuré.

Christian Dufour semble le suggérer quand, à la faveur de l'épisode de l'invasion de l'Irak par les États-Unis, il dégage une « civilisation de langue française » qu'il définit de la sorte – de fait, en une brillante synthèse qui pourrait pertinemment guider les acteurs de la francophonie dans la conception de futurs argumentaires – : « La civilisation de langue française est la seule à proposer un modèle de cité universelle qui se rattache au passé, tout en n'étant pas fermé à la modernité ni totalement associé au capitalisme » (Dufour, 2006 : 103), dont la marque s'inscrirait de façon *idéologique* dans l'usage de la langue française en tant qu'idiome porteur *en soi* d'une vision du monde.

Il fait d'ailleurs remarquer les subtiles répercussions de l'usage du français sur les décisions et tendances politiques ou diplomatiques, c'est-à-dire sur le dégagement d'un modèle de civilisation de langue française auquel on adhère ou auquel on prend part en optant pour le français. Dufour rappelle que, lors de l'invasion de l'Irak par les forces américaines et alliées, la voix de la France s'y est clairement opposée. Et que, en outre, des dissensions se sont manifestées au Canada, avec le Québec, en Belgique ou en Suisse du fait d'un désaccord francophone (*idem* : 65-104).

Ces deux pays illustrent d'ailleurs bien ces idiosyncrasies francophones. Alors que la Flandre vote plutôt à droite, et en devient fascisante dans certaines attitudes politiques fort critiquées par l'Union Européenne, la Communauté Wallonie-Bruxelles vote majoritairement à gauche et insiste sur le volet social de l'action politique ; ce qui

suscite assez régulièrement la menace d'un divorce communautaire et ethnique du pays. En Suisse, il est étonnant de voir les spécificités du vote romand en matière d'immigration ou d'intégration internationale. Claude Hagège ne parle-t-il pas *a contrario* des « assises libérales de l'anglais » (2006 : 61-66)?

Et pour emprunter et détourner le titre de Marc Fumaroli, on peut légitimement regretter le temps où l'Europe (la CEE avant l'Union Européenne) s'exprimait institutionnellement en français, et où – coïncidence ! – le projet européen connaissait des avancées significatives dans plusieurs dossiers. C'était avant l'élargissement, ou la dissolution, de l'Union, et l'adoption majoritaire de l'anglais (cf. Coûteaux, 2006 : 179-200).

Cependant, dans le même contexte interculturel que nous connaissons, d'autres approches plus décomplexées ou idéologiques mettent plutôt l'accent sur l'indifférenciation ou la *démotivation* idéologique de la langue française, d'habitude associée au souci de clarté ou d'universalité, et plus récemment, comme nous l'avons vu plus haut, à un combat antilibéral ou de résistance au marché capitaliste anglo-saxon.

C'est le cas de Pierre Encrevé pour qui « la langue française en elle-même n'a aucune vocation particulière à servir ces valeurs-là [valeurs d'universalité] plus que d'autres [...]. La langue française, comme les autres, peut exprimer à tout moment les valeurs les plus opposées » (Encrevé & Braudeau, 2007 : 32s). D'autant plus que, selon lui, « Les langues n'ont intrinsèquement rien à voir avec les discours qu'elles accueillent et les valeurs qu'ils expriment ; mais, c'est ainsi que se fait l'histoire du monde, on lie les langues à certains seulement des textes qu'elles ont engendrés [...] » (*idem* : 35).

Ce qui n'empêche pas Encrevé de rejoindre – autrement, il est vrai – l'intuition d'une *perception*, plus que d'une *vocation* du français à dire historiquement l'universel. À nouveau, c'est l'épisode onusien de l'invasion « anglo-saxonne » de l'Irak qui est convoqué pour illustration. À la question de savoir de quand datait la dernière écoute universelle de la langue française, Pierre Encrevé se montre très précis :

[...] aux Nations unies en janvier 2003, quand Dominique de Villepin, alors ministre des Affaires étrangères, faisait entendre en français la voix de l'universel sur le refus de la guerre [...]. Applaudi dans la salle, écouté dans le monde entier, il réinscrivait ce jour-là la langue française dans son image enviable de langue parlant pour tous les hommes et non pas d'abord pour la ou les nations où elle est établie (*idem* : 35s).

Cette intuition en implique une autre qu'il importe de mettre en exergue dans le contexte interculturel et multiculturel contemporain. En effet, elle rejoint le constat d'une urgence et une tendance à la *dénationalisation* de la langue française (cf.

Almeida, 2010) comme condition première d'un dépassement de l'équation sclérosée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle romantique Nation-Langue-Histoire. Elle trouve, pour les littératures de langue française, une riche réflexion théorique et un plaidoyer décomplexé dans les travaux d'Édouard Glissant sur l'importance d'une approche non *universalisante* du *Tout-Monde* ancrés sur les figures allégoriques du rhizome multiculturel au lieu de la racine identitaire, de l'archipel linguistique au lieu de l'île unilingue, de la *relation* comme condition première de l'assomption des réalités plurielles du monde contemporain, où le français a toutes ses chances s'il veut bien entrer dans le jeu relationnel (cf. Glissant, 1990).

### 3. DÉNATIONALISER LA LANGUE

C'est à ces hypothèses postmodernes d'éclatement des balises culturelles et géographiques de l'inscription de la culture et de la « civilisation de langue française » que renvoie l'argumentaire des signataires du Manifeste « Pour une littérature-monde en français » (mars 2007) et qui a fait l'objet d'un livre plus élaboré (cf. Le Bris & Rouaud, 2007) même si, légitimement, il soulève plusieurs réserves<sup>2</sup>.

Rappelons, à cet égard, ce que dit Jean Rouaud de cette alliance problématique, sans regret cette fois, dans « Mort d'une certaine idée », texte qui introduit chez lui le concept de « littérature-monde en français » :

À vrai dire, nous étions déjà au courant. La littérature et la nation avaient si intimement lié leur destin, et depuis si longtemps, mettant en scène tout au long des siècles ce curieux ménage du pouvoir et de la poésie, l'un se prévalant d'être le porte-parole de l'autre, les Lumières ouvrant la voie aux armées de la République, qu'il était évident que comme deux encordés ils s'entraînaient dans leur chute (*idem* : 12).

C'est contre cet état des choses, en lente dislocation, qu'Édouard Glissant rappelle les contraintes d'une écriture en français, en dehors des prémisses hexagonales et « nationales » : « Par exemple, pour nous Antillais qui avons subi une forme bien particulière de colonisation dont l'acmé, l'expression ultime et majeure, a été l'assimilation à la culture française, à l'histoire de France [notamment à sa littérature 'nationale'] etc., la mémoire historique qui a été rabotée, usée, corrodée par l'acte colonisateur, se présente comme un chaos » (*idem* : 79).

De sorte que Michel Le Bris, reprenant Alain Mabanckou, n'y va pas par quatre chemins pour mettre la littérature « nationale » à la française au pied du mur : « [...] la littérature française apparaît comme une littérature nationale : à elle de savoir si elle veut ou non entrer dans ce vaste ensemble [francophone] » (*idem* : 24s).

---

<sup>2</sup> Des réticences ont été exprimées tout de suite après la parution dudit manifeste anti-francophone par le Secrétaire général de l'OIF, mais relayées aussi par bien des théoriciens de la cause francophone.

#### 4. LE FRANÇAIS : LANGUE TRANSCULTURELLE

Dans ce contexte, il faut insister, aujourd'hui plus que jamais, sur le caractère et le rôle *transculturels* de la langue française, à même de dire plusieurs cultures et d'en abriter bien d'autres. Comme le rappelle, Pierre Encrevé, « Les langues [et le français au premier chef] ne sont pas liées à des cultures ni les cultures à des langues par essence mais par accident, par l'histoire (Encrevé & Braudeau, 2007 : 40). Cette aptitude d'une langue comme le français à dire le monde implique, d'une part, le dépassement d'un cliché gratuit et irrationnel qui voudrait que l'anglais fût l'unique langue-monde du moment – de nouveau, confusion des domaines de l'information, de la communication et de l'identité – ou que cette langue s'avérât plus facile et souple que les autres pour véhiculer les échanges du moment.

À cet égard, Claude Hagège (2006 : 84-86) rappelle que l'anglais est une langue difficile pour nous latins, ou en tous cas pas plus facile que d'autres. Le fait qu'il y ait des langues de masse et de culture ne sont que le résultat des aléas de l'Histoire et « les structures des langues n'y sont pour rien » (Encrevé & Braudeau, 2007 : 37).

D'autre part, ce constat en convoque un autre, tout aussi important pour une approche interculturelle du monde contemporain ; à savoir l'importance de la traduction comme *médiation* culturelle incontournable, et du traducteur comme acteur de cette médiation. Pierre Encrevé se veut très clair à ce propos : « Une langue peut porter toutes les cultures écrites par le moyen de la traduction, et une culture peut être portée par toutes les langues, par le même moyen » (*idem* : 39). Ce qui revient à dire que « les cultures sont séparables de leurs langues d'origines [...] » (*idem* : 42) ; ce que le destin traductif biblique démontre à l'envi, par exemple.

À nouveau, Encrevé insiste sur cette vérité indéniable que d'aucuns voudraient nous faire oublier par souci de *performance* informationnelle et communicationnelle : « les langues sont toutes traduisibles [...] » (*idem* : 40) ; ce qui fait que de tout temps, et en ce moment particulier où la question de l'échange et du dialogue interculturels devient, à maints égards, prioritaire, « les cultures [...] se transmettent par la traduction » (*idem* : 41).

Il y a dès lors lieu de s'inquiéter de ce que la traduction, dont Umberto Eco a fort bien signalé qu'elle était, à plusieurs titres, la langue de l'Europe<sup>3</sup>, ne devienne plus celle de l'échange interculturel, et que cet échange se voie appauvri par le recours à un code unique, anglo-saxon en l'occurrence. C'est dire combien sont inquiétantes les tendances, notamment au sein même des organismes européens, qui voient s'affirmer une propension à l'unilinguisme communicationnel anglo-saxon, ou à un trilinguisme

---

<sup>3</sup> Notamment dans le Manifeste signé par plusieurs écrivains et intellectuels européens en 2008 « Plus d'une langue. Appel pour une politique européenne de la traduction ».

juridique *de fait* (anglais, français et allemand) au détriment de la pluralité des langues des États membres.

D'autant plus que le dispositif traductif des instances européennes ne représente pas en soi une entrave budgétaire. Ses avantages sont très parlants. Il constitue même une des plus brillantes réussites de l'édifice communautaire et une véritable école où théorisation, expérience et pratique se côtoient et s'enrichissent mutuellement.

Dans ce cadre, il est donc légitime d'espérer que « le français [sera] une langue armée pour vivre [...] » (*idem* : 16s) dans un environnement interculturel intense, et qu'il y trouvera sa juste place. Comme l'a bien vu Pierre Encrevé : « il faut qu'il y ait du désir pour une langue. Et là aussi le désir naît du manque » (*idem* : 43). Gageons que le français *manquera* toujours comme voix spécifique et irremplaçable au dialogue interculturel dans lequel se jouent notre présent et notre avenir.

## Bibliographie

- ALMEIDA, José Domingues de (2010). « 'Dénationalisation' de la littérature. Un défi pour la littérature française » (2010). *Carnets*, n° especial primavera-verão. <http://revistas.ua.pt/index.php/Carnets/issue/view/59>, p. 7-12.
- COÛTEAUX, Paul-Marie (2006). *Être et parler français*, Paris : Perrin.
- DUFOUR, Christian (2006). *Le défi français*, Montréal : Septentrion.
- GLISSANT, Edouard (1995). *Tout-Monde*, Paris : Gallimard.
- ENCREVÉ, Pierre & BRAUDEAU, Michel (2007). *Conversations sur la langue française*, Paris : Seuil.
- HAGÈGE Claude (2006). *Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues*, Paris : Odile Jacob.
- LE BRIS, Michel & ROUAUD, Jean (dir.) (2007). *Pour une littérature-monde*, Paris : Gallimard.
- WOLTON Dominique (2008). « Au carrefour de l'Histoire », *Francophonie et mondialisation* (Anne-Marie Laulan & Didier Oillo eds), Paris : CNRS Éditions, p. 23-28.
- MALOUF Amin (1998). *Les identités meurtrières*, Paris : Grasset.
- MCLUHAN Marshall (1989). *The Global Village. Transformations in World Life and media in the 21th Century*, New York : Oxford University Press.